

## **Être écrivain malgré tout : entre petits arrangements et vrais compromis**

Quand on demande à un écrivain quelle est sa profession, il répond en principe : je suis enseignant, médecin psychiatre, journaliste ou agriculteur. C'est ce que confirment les portraits d'écrivains publiés dans le livre de Bernard Lahire. Dans le meilleur des cas, les écrivains osent avancer qu'ils publient des livres, ou plus rarement qu'ils sont auteurs. Chacun utilise une périphrase, une formule, un euphémisme, un bémol pour rendre compte de son identité, quand ce n'est pas pour la passer carrément sous silence. On vérifie, à la lecture des portraits d'écrivains proposés que chacun s'excuserait presque d'être ce qu'il est, se sentant mal à l'aise dans ce costume qu'il juge trop prétentieux, pas adapté, présomptueux, un peu trop magistral ou définitif. Les écrivains semblent avoir un problème d'identité, ce qui n'étonnera personne quand on aura tenté d'approcher les raisons de ce flou presque inquiétant. Quand il arrive qu'un écrivain dise qu'il est écrivain, on lui demande aussitôt : « Et à part ça, vous faites quoi dans la vie ? ». On ne demande jamais à un cinéaste, à un libraire, à un architecte, à un cuisinier ce qu'il fait, à part ça dans la vie. On voit tout de suite que le mot écrivain recouvre une drôle de réalité, comme s'il y avait un problème de légitimité, de reconnaissance, plus globalement de statut. Le seul moment où les écrivains osent se définir comme tels est quand ils sont invités en tant que tels, le temps d'une parenthèse, dans un contexte purement professionnel, avec face à eux un éditeur, un libraire, un bibliothécaire, un critique ou un lecteur, quelqu'un qui se positionne dans la logique de la chaîne du livre. Mais dans la vraie vie, dans vie sociale en général, c'est-à-dire quand il accompagne ses enfants à l'école ou quand il prend rendez-vous chez son banquier, (surtout quand il prend rendez-vous chez son banquier) il redevient un enseignant, un médecin psychiatre, etc... Le choix des mots est au cœur des témoignages du livre de Bernard Lahire. Les mots, comme vous le savez, sont très révélateurs de leur façon de rendre compte de la justesse d'une réalité. Les écrivains connaissent les pièges que tendent les mots et plus globalement l'usage de la langue. Aussi, ils tournent un peu autour du pot, ils n'aiment pas les raccourcis et les paroles approximatives. On sent, dans chacun des portraits, une parole qui se cherche, qui se met à l'épreuve, qui tente de se clarifier. On voit tout de suite que les auteurs interrogés n'ont pas l'habitude de répondre aussi sérieusement à de telles questions. Ils n'ont pas de réponse toute prête et c'est ce tâtonnement, ces hésitations qui font la richesse des entretiens. Être écrivain, est-ce un métier, une activité, une condition, un état, une façon d'être au monde<sup>1</sup> ? Paradoxalement, aucun mot ne fait l'unanimité, et ce n'est pas un hasard, si l'on bute ainsi sur les mots. Pourquoi n'est-ce pas clair ?

Le premier paradoxe est que les écrivains ne s'autorisent pas à dire qu'ils sont écrivains alors que par ailleurs, ils s'accordent tous à reconnaître que l'écriture est le centre vital de leur existence, un engagement total, une nécessité absolue, ce qui donne du sens à leur vie. C'est une activité qui demande une disponibilité

d'esprit totale, pour quelque chose qui, au jour le jour, ne se voit pas. L'écrivain n'a rien à montrer, rien à raconter, rien de spectaculaire à offrir. Le soir, quand il est à la table familiale avec son conjoint et ses enfants, ou quand il rencontre ses amis, l'écrivain n'a rien à dire concernant l'écriture, tout au plus : aujourd'hui, j'ai écrit trois pages, parce que l'écriture, pour chacun, est une affaire « très personnelle », intime, qui renvoie souvent à soi, parfois au passé, parfois à des épreuves douloureuses, des expériences singulières et aucun mot ne peut être mis sur cette expérience. L'écrivain travaille sur une matière quasi-intransmissible. Dire qu'on est écrivain, c'est peut-être accepter de dire aussi cela, d'où la pudeur attachée à la réalité de la situation. Ce travail de création s'accomplit dans le doute, le tâtonnement, l'expérimentation, l'insatisfaction, la solitude ou même la honte (cf livre de Jean-Pierre Martin) et est « un jeu de sollicitation de zones émotives » comme dit l'un d'entre eux. Quand un cinéaste ou un photographe parlent de leur travail, ils peuvent se raccrocher à des problèmes de plans, de découpage, de technique, de direction d'acteurs, de focale, de lumière, quelque chose de concret, de palpable, de compréhensible, ce sont des arts qui s'accomplissent dans une confrontation à l'autre, à l'équipe, au collectif, donc aussi dans la parole et le dialogue, alors qu'un écrivain, un peu comme un plasticien, n'est confronté qu'à des intuitions, des sensations, des émotions, des problèmes de rythmes, d'ajustement, un domaine qui ne peut s'exprimer concrètement. Deux autres raisons font que les écrivains ne peuvent se proclamer comme tels : ils ne se sentent écrivains que lorsqu'ils sont à leur table de travail, mais ne peuvent se prétendre écrivains quand, pendant des jours d'affilée, ils n'écrivent pas mais sont absorbés par le livre qu'ils sont en train ou qu'ils projettent d'écrire (et l'on se rend compte à la lecture des portraits qu'il s'agit d'une activité qui absorbe vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans des proportions parfois obsédantes).

L'un d'entre eux ajoute une autre raison sur laquelle il est intéressant de méditer. Pour lui, être écrivain, c'est « avoir produit une œuvre marquante », ce qui veut dire qu'il y aurait une échelle de valeur entre « un auteur » qui publie des livres, un peu comme un artisan et « un écrivain » qui lui, apporterait quelque chose à l'histoire de la littérature.

L'une des dernières raisons, et sans doute la plus importante, est que les écrivains, dans leur grande majorité, ne vivent pas de ce qu'ils écrivent. Comment se définir en fonction d'une activité qui n'est pas vraiment rémunératrice, dans une société qui juge les individus à l'aune de ce qu'ils valent sur le marché du travail, c'est à dire dans leur capacité à convertir une production en argent ? Est-il pensable d'imaginer un cordonnier qui ne vit pas des chaussures qu'il répare ? Non, il se reconverterait probablement. Certains écrivains disent qu'ils préfèrent être définis écrivains par des tiers, plutôt que par eux-mêmes, on peut y voir ainsi une forme d'orgueil ou de pudeur, c'est selon. Ce qu'on entend surtout dans cette proposition c'est que c'est l'extérieur, la société, le regard d'autrui qui confère l'identité. Et dans le cas de l'écrivain, cet extérieur est souvent la presse, les médias qui jouent un rôle important bien que

chacun s'en défende, mais aussi les jurys qui attribuent des prix et des bourses. La plupart des écrivains interrogés disent n'accorder que peu de crédit aux critiques lues dans la presse, ils tentent en fait de faire abstraction de tout cela pour s'en protéger, pour ne pas être remis en question dans la nature-même de leur travail. Mais ce rapport à la presse et aux médias est plus compliqué que cela. Si chacun tente de mettre à distance les retombées ou non-retombées médiatiques, il n'empêche que cette réalité tangible, cet éclairage porté ou non porté sur le travail le fait exister et fait exister l'écrivain socialement, le désigne comme tel, lui confère une légitimité, « cristallise, comme dit l'un d'entre eux, le sentiment d'être écrivain. » Le plus spectaculaire étant bien entendu la télévision qui permet à l'écrivain quasiment de changer de statut. Certains témoignages sont éloquents dans ce sens. L'un d'entre eux dit à quel point, après un passage chez Bernard Pivot, il a carrément « changé de catégorie », non pas que les personnes connaissant l'auteur allaient le lire, mais ces personnes allaient désormais le considérer et le reconnaître comme un écrivain.

Autre raison qui fait que les écrivains ont un problème d'identité : ils n'ont pas suivi une formation qui les destinait à devenir écrivains, ils se sont fabriqués sur le tas, en autodidactes, avec comme seule école celle de la lecture, chacun entretenant une relation passionnelle avec la littérature de ses aînés ou de ses pairs, plus de ses aînés d'ailleurs, que de ses pairs. Une parenthèse au passage : on se rend compte aussi que les écrivains, s'ils sont de grands lecteurs, se lisent assez peu entre eux mais privilégient les classiques ou les textes de grands écrivains.

Le plus grand des paradoxes attaché à la condition d'écrivain est la souffrance qui semble découler du fait que la très grande majorité d'entre eux doit avoir un second métier pour vivre (c'est-à-dire gagner sa vie). Et le second métier est à l'origine de tous les compromis, tous les petits arrangements possibles pour qu'il permette, malgré tout, qu'existent le temps et la disponibilité d'écriture. C'est ici à mon avis, que les portraits d'écrivains sont les plus saisissants, les plus intéressants, dans ce qu'ils montrent des prodigieuses stratégies mises en œuvre par chacun pour préserver absolument le cadre nécessaire à l'écriture. Et là, on entre dans l'atelier des écrivains, on assiste à la mise en scène de leurs astuces, de l'énergie incroyable qu'ils déploient pour vivre deux vies en une, sans renoncer à rien, car, dans la majeure partie des cas, les écrivains dont on peut lire les portraits sont des personnes d'une exigence farouche, qui entendent bien accomplir leur second métier le plus consciencieusement possible, qui entendent également ne pas renoncer à leur rôle de parents, de conjoints, d'amis, de collègues, mais aussi de lecteurs assidus. D'où un écartèlement permanent, tant l'écriture exige, comme le disent l'ensemble des écrivains, une solitude quasi-absolue, et une disponibilité de temps mais surtout de l'esprit à toute épreuve. Alors comment font-ils pour accomplir en vingt-quatre heures deux journées de travail en une ? Certains ont fait des choix radicaux, ils ont renoncé purement et simplement à avoir un conjoint, ou des enfants, ce qui veut dire que l'écriture peut, dans certains cas, ne pas souffrir de concurrence, surtout si elle s'accomplit

en même temps qu'une profession. L'un d'entre eux précise qu'il n'aurait pu se marier et avoir des enfants et passer ses nuits à écrire, étant donné qu'il passe ses journées à travailler. À la lecture des témoignages, il apparaît que les sacrifices sont souvent lourds, certains écrivains font référence à leur conjoint, qu'ils ont choisi aussi en fonction de leur capacité à comprendre et à s'adapter à une vie où seraient respectés la solitude, le temps d'écriture et une certaine forme d'ascèse. Les conjoints sont globalement assez présents, et l'on sent que leur rôle est essentiel : soutien moral, premier et souvent unique lecteur une fois le texte terminé, soutien financier (pour certains pendant de longues années), garant de la tranquillité du cadre d'écriture. Certains demandent à leur conjoint (certains hommes demandent à leurs femmes) de les préserver des problèmes du quotidien du foyer jusqu'à une certaine heure (pas de facture ou pas d'emmerdement avant midi par exemple), ce qui veut dire, et là ils ne le disent pas, que le conjoint agit comme une protection, un rempart entre eux et le monde extérieur. Chacun s'accorde à reconnaître que les conditions pour écrire sont très difficiles à rassembler : calme, concentration, le rapport au bruit est primordial, et qu'un simple coup de fil peut remettre en question une journée de travail. L'omniprésence du téléphone dans les témoignages est assez drôle, avec toutes les stratégies mises en œuvre pour y échapper sans s'en priver (répondre ou ne pas répondre...). Les écrivains semblent tous avoir le cul entre deux chaises, et une propension assez grande à la culpabilité. S'ils s'enferment pour travailler, ils regrettent de ne pouvoir se joindre aux amis pour une promenade à la campagne et s'en mordent les doigts, s'ils vont se promener, ils pensent à leur roman en cours pendant toute la balade et se mordent les doigts de ne pas être restés à leur bureau. Quoi qu'ils fassent, ils ne sont pas sûrs d'être exactement à leur place. Ils passent leur temps à tenter de mettre en œuvre le meilleur équilibre possible dans la savante équation : écriture-second métier-relation aux autres, avec la sensation de marcher en permanence sur un fil. L'un d'entre eux pointe le fait que la société tout entière de toute façon « essaie d'empêcher la solitude et le retrait nécessaires » pour écrire. Se pose bien entendu la question de la pièce ou du lieu réservé à l'écriture. Là aussi, c'est toute une stratégie qui se met en place : la plupart ont réussi à obtenir une pièce qui ferme mais ne peuvent pas vraiment travailler si quelqu'un d'autre est dans la maison, ce qui pose quelques problèmes. D'autres ont besoin d'écrire hors de la maison, c'est à dire hors du lieu de l'intime, se font prêter des maisons de campagne, des studios, travaillent dans un hangar à bateau transformé pour l'occasion, un bungalow au bord de la mer ou partent en résidence quand cela est possible. Certains sont gênés par le bruit, d'autres pas, l'un d'entre eux a demandé à sa femme de mettre un silencieux à l'aspirateur, ce qui est une information, à mon avis loin d'être purement anecdotique. Ce qui est quasi-général est que chacun n'écrit que dans les interstices, dans un laps de temps volé au jour ou à la nuit, un peu le soir, après le coucher des enfants, un peu le matin, avant le lever de la maisonnée, un peu pendant les vacances, quelques heures le week-end, ce sont des heures arrachées, cher payées, et l'on assiste, au fil des témoignages, à un

combat contre la vie sociale, indispensable mais qui mange tout le temps et l'énergie. L'un d'entre eux en vient même à souhaiter se casser une jambe ou tomber malade pour enfin avoir du temps devant soi pour poursuivre le livre en cours, et je soupçonne que chacun souhaite un jour ou l'autre se casser une jambe, trouver l'excuse idéale pour rester bloqué à sa table d'écriture. Chacun parle d'un long laps de temps nécessaire pour écrire, et non pas seulement de quelques heures ici ou là. Si l'on met ces heures bout à bout, on arrive facilement à trente-cinq heures à la fin de la semaine, ajoutées au second métier, cela fait des vies remplies à ras bord et l'on se rend bien compte de l'impossibilité de tenir la distance sur des années. Certains n'en peuvent plus de leur second métier dans lequel ils s'investissent souvent beaucoup : les professions d'enseignant, de journaliste, de médecin, mais aussi d'éducateur, d'agriculteur, d'artisan, et j'en passe, sont très prenantes et se poursuivent souvent bien au-delà des heures réellement accomplies ; chacun se plaît à rêver, par moment d'un travail absolument basique, qui n'envahirait pas l'esprit. En même temps, et là nous sommes au cœur d'un autre paradoxe, la plupart des écrivains ne souhaiteraient pas être coupés de la vie sociale, de la vie normale, celle qui pousse à sortir de soi, à parler à d'autres gens, à avoir les mêmes problèmes que tout le monde. La plupart ne souhaiteraient pas vivre coupés du monde, sans lien avec ses palpitations et ses respirations, sans avoir à « composer avec la vie courante ». Un écrivain (qui ne figure pas dans l'enquête) parlait récemment de son séjour à la Villa Médicis à Rome, magnifique lieu d'écriture et de résidence, par ailleurs très rémunératrice et disait à quel point elle avait été perdue à son arrivée à la Villa, tant elle se sentait en exil, seule et dissociée de la vraie vie, celle qui nourrit l'écriture. L'on sait tous que l'écriture, et toute forme d'art se fait aussi dans la contrainte et trouve son énergie et son sens dans la façon de contourner une contrainte. Il ne s'agit pas, pour les écrivains interrogés, d'aspirer à une vie exempte de tout engagement professionnel, mais de trouver un équilibre, un souffle, des plages de respirations réelles pour mener à bien certains livres, certains projets nécessitant une concentration longue et totale. On voit à quel point l'aménagement du temps travail-écriture-vie sociale et familiale tourne pour chacun à l'obsession et est synonyme de choix drastiques et de renoncements. Ce qui me frappe dans ces portraits est la façon dont chacun met à l'épreuve en permanence son désir d'écriture, ce qui revient à dire que ceux qui parviennent à écrire des livres malgré tout, sont sans doute ceux qui ont fait preuve d'une détermination, d'une volonté à toute épreuve. On dira peut-être que c'est ici que se définit l'écrivain, que son identité se forge dans sa capacité à préserver coûte que coûte un espace où il peut exister en tant que tel, où il peut construire une œuvre. Ce qui pose une autre question : l'écriture ne trouve-t-elle pas l'une de ses justifications dans le fait qu'elle s'apparente à un combat ? La plupart des écrivains ont tendance à s'autoriser à écrire, seulement une fois accomplies les autres tâches essentielles de la vie : « après son travail de père, après son travail d'époux, après son travail tout court, quand on ne fait chier personne, et que

finalement on n'empiète pas sur les autres. », dit l'un d'entre eux. On voit bien qu'il n'est pas si simple de s'autoriser à écrire, c'est comme si c'était un luxe dont chacun pourrait se passer, et ce qui est sacrifié dans une journée, quand on n'a pas le choix, c'est toujours le travail d'écriture, puisque, de toute façon, il ne se voit pas, et peut s'accomplir autrement, ailleurs, il peut être remis à plus tard. Certains écrivains, conscients de ce piège, luttent de façon acharnée, et adoptent une attitude radicale, tentant d'y échapper. Ce qui semble inquiétant, outre les contorsions, les stratégies, les compromis, les petits arrangements, c'est que l'écriture, dans sa tonalité, sa nature, s'adapte, elle aussi, aux interstices, aux seuls espaces qui lui sont donnés. Certains écrivains reconnaissent que certains de leurs livres, écrits sous diverses contraintes, se sont adaptés aux contingences. Tel auteur n'a pu écrire que des fragments alors qu'il envisageait un roman au souffle plus dense, tel autre n'a pu écrire qu'un roman de cent pages parce qu'il ne pouvait s'installer dans tel livre sur une durée plus longue. On se rend compte, en donnant la parole aux auteurs, qu'il se trame beaucoup de choses de cet ordre dans leur atelier, qu'ils semblent avoir pris l'habitude de s'adapter à toutes les situations, comme le cours d'eau qui finit toujours par trouver la pente. Il est intéressant de voir que ce qu'on appelle écriture ne peut naître que lorsque certaines conditions sont rassemblées, techniques, matérielles et psychologiques, la plupart avouent qu'ils ne peuvent se mettre au travail s'ils ont des problèmes, s'ils sont en soucis, la plupart insiste également sur le caractère anxiogène de l'acte d'écrire, sur l'énergie qu'il faut rassembler pour s'arracher au quotidien, pour passer d'un état à l'autre, car il s'agit bien d'un état, d'une mise en condition, d'une transformation. Certains parlent du sas de décompression nécessaire entre une autre activité et l'écriture, un trajet en voiture, un changement de lieu, l'écoute d'un morceau de musique, pour que soit possible l'immersion, mot utilisé fréquemment. Immersion, retrait, solitude, des mots qui reviennent en permanence dans la bouche de nombre d'écrivains, l'un d'entre eux parle même « d'autisme artificiel ». On sent bien, à la lecture des portraits, comment chacun tente d'appriivoiser un nombre impressionnant de paramètres pour recréer les conditions nécessaires à l'écriture, qui demande autant d'énergie que l'écriture elle-même. La liberté dont ils parlent, celle que leur procure l'écriture, contrairement au travail salarié qui se fait souvent en collaboration avec d'autres personnes, cette liberté qui revient dans la bouche de chacun est une liberté rudement acquise. Certains utilisent l'expression : « être seul maître à bord », ce qui signifie : pour le meilleur et pour le pire, ce qui signifie aussi que l'écriture est une façon de se mesurer à soi-même, de ne rendre des comptes qu'à soi, d'être face à une matière où complaisance et illusion n'ont pas leur place.

Un autre paradoxe passionnant est la façon dont les écrivains souhaitent et redoutent le succès, celui qui leur permettra peut-être de se définir comme écrivain, de renoncer à leur second métier, celui qui fera que le public, leurs proches, les désigneront comme écrivains. La plupart des auteurs interrogés regardent avec suspicion les livres qui se vendent bien, ils en ont on envie et

s'en méfient. Il y a une tendance, dans notre pays, à penser que ce qui touche un large public n'est pas de bonne qualité. Donc remporter un grand succès est toujours à double tranchant. Cela évite aussi à un certain nombre d'écrivains de vraiment se poser la question des aspects commerciaux et économiques de leurs livres. Ils s'en débarrassent en arguant du fait qu'ils ne se sentent pas concernés, que ce n'est pas de leur compétence et de leur responsabilité et l'on sent ici une certaine gêne, comme si parler d'argent pour un écrivain était impur. Ainsi, on les sent assez peu occupés à se battre pour préserver des droits d'auteurs décents, pour fixer des conditions d'interventions acceptables (à l'exception des écrivains jeunesse qui se sont organisés pour différentes raisons) ; par contre, dans les conversations privées entre auteurs (et là je ne fais pas référence à l'enquête), il me semble que les problèmes de droits, de tirages, d'argent, de réimpression, etc... sont des questions récurrentes, pour ne pas dire omniprésentes.

Un dernier paradoxe apparaît à la lecture des portraits, concernant les quelques écrivains qui vivent de leur plume, c'est-à-dire de leurs droits d'auteurs conjugués au revenus de leurs interventions, à l'obtention de prix, de bourses et de résidences. Ces auteurs, peu nombreux mais reconnus, vivent une situation également douloureuse et pas exempte d'intranquillité. Ils témoignent tous dans le même sens et subissent la même crainte : celle d'être obligés de publier des livres à un rythme régulier, voire soutenu pour enchaîner les à-valoir et les contrats, ce qui veut dire qu'ils voient comme un luxe le fait de mettre plusieurs années à écrire un livre, et qu'ils sont quasiment dans l'obligation d'écrire des livres qui ne déroutent pas leur public. On voit immédiatement le danger d'une telle situation. Ecrire est aussi, en principe, une façon de prendre des risques, d'expérimenter, c'est-à-dire de publier des livres qui auront sans doute un faible lectorat. D'un côté, ils sont débarrassés des contraintes d'un travail à l'extérieur, mais vivent une forme de pression qui ne leur permet pas d'être sereins. Certains disent qu'ils gèrent cette situation « comme on gère une entreprise » et que le risque est de produire « de la littérature industrielle ». On voit bien que dans l'état actuel des choses, et donc du système que Bernard Lahire apparente à un système d'exploitation, la condition des écrivains, qu'ils vivent ou non de leur plume d'ailleurs, est d'une précarité et d'une fragilité sidérantes.

Ce qui est également frappant dans les témoignages est l'ambiguïté qui caractérise les relations qu'entretiennent les écrivains avec les interventions qu'on leur demande, dans des bibliothèques, lycées, festivals de littérature, librairies etc... D'un côté, ils sont heureux que leur travail soit reconnu, heureux d'être invités et désirés, reconnaissants du travail accomplis par les professionnels qui mettent en avant leurs livres, et en même temps, ils rechignent à se déplacer et s'accordent à dire haut et fort (pour certains très haut et très fort) que ces rencontres ne servent à rien, qu'elles n'ont rien à voir avec leur travail d'écriture, qu'elles favorisent la dispersion et n'ont pas de sens, sauf

dans certains cas, où les rencontres et le public sont vraiment préparés. On entend, sur ce chapitre, un cri du cœur quasi-unanime, une plainte qui vient de loin. L'écrivain invité est écartelé : d'un côté on lui dit qu'on l'a choisi, qu'on le désire ou même qu'on l'aime, de plus, on lui propose une rémunération, mais il est déchiré parce qu'il y a une différence fondamentale de nature entre ce qu'il a produit à l'écrit et ce qu'on attend de lui à l'oral. Il s'arrache à sa solitude pour sortir au grand jour, en est heureux et malheureux, il se fait violence, il se sent coupable de ne pas être plus coopératif, il se déteste de cracher ainsi dans la soupe, il ne se sent pas à sa place et ne veut pas que quelqu'un d'autre prenne la place. Il est une nouvelle fois au cœur d'un nouveau paradoxe, écartelé entre la vie recluse et la vie sociale, l'être et le paraître, il a envie quand c'est dans deux mois mais est malheureux quand c'est demain matin. Certains parlent, pour décrire cette situation, de schizophrénie. L'écrivain se jette à l'eau et n'est jamais content de lui, il sait ce qu'il a écrit mais ne peut répondre de ce qu'il va dire face à un public curieux, exigeant et parfois maladroit. Il se trouve la plupart du temps minable, il a les bonnes réponses aux questions une fois qu'il a pris le train du retour, il a tenté de se montrer sympathique alors qu'il n'avait qu'une envie, c'est disparaître (cf. le livre de Bertrand Leclair sur la question). Il appréhende les interventions parce qu'elles l'éloignent souvent de la littérature, le ramenant le plus souvent sur le terrain glissant du témoignage, du débat de société. Certains auteurs parlent de « l'énergie pompée », du sentiment d'être « changé en un animateur social », d'être « un représentant VRP de son propre livre », les plus radicaux d'entre eux vont jusqu'à déclarer que ces interventions « enlèvent jusqu'à l'envie d'écrire ». D'autres, plus modérés, pensent que ces interventions font partie du travail de l'écrivain et qu'elles lui permettent, justement, de sortir de son bureau et de voir, dans les questions posées, une façon de s'interroger sur leur écriture. Les réactions les plus vives et les plus osées concernent les salons et foires du livre, qui déclenchent les fureurs de tous les auteurs, sans exception. Chacun trouvant humiliant, déprimant, avilissant, de se retrouver derrière une table pour signer ses livres, cet exercice étant le moment de tous les malentendus. Les ateliers d'écriture n'ont guère plus de grâce aux yeux des écrivains qui, la plupart du temps, ne se sentent pas habilités à conduire de tels ateliers et pensent que ce genre d'entreprise est parfois un leurre, voire carrément « du bidon », sauf dans certains cas où ils sont conduits avec sens et intelligence.

Je reviendrai, pour terminer, sur les différentes aides qui sont, ici et là, allouées aux écrivains, par différentes institutions, notamment les bourses et les résidences d'écriture, visiblement très bien accueillies, autant pour leur aspect financier que pour leur soutien. Chacun s'accorde à penser, sauf quelques exceptions, que les bourses et résidences permettent de reprendre souffle, de se concentrer sur la durée, de s'isoler pour travailler, et surtout d'obtenir une reconnaissance, un encouragement, face à une activité qui s'accomplit dans la solitude la plus grande. On se rend compte aussi, à la lecture des témoignages, à quel point les aides accordées jouent également sur l'identité et le fameux statut

revendiqué avec pudeur par les écrivains. Mais malheureusement, si une bourse ou une résidence donnent une autonomie pendant quelques semaines ou quelques mois, certains écrivains ne peuvent pas pour autant se libérer de leur profession. Seuls les enseignants peuvent prendre un congé sabbatique, et encore dans des conditions parfois acrobatiques.

Ce qui semble étonnant en revanche, à la lecture des portraits, est la quasi absence de commentaires sur les maisons d'édition qui font vivre plus ou moins bien les auteurs. À bien y regarder, on se rend compte que la question n'était pas posée de façon à permettre une réponse vraiment détaillée.

Un dernier paradoxe pour terminer, et pas des moindres : l'estime qu'on porte aux écrivains (très valorisés dans les médias : tout homme politique, tout people, tout homme de conviction ou d'action veut publier son livre pour le statut qu'il semble conférer) est inversement proportionnelle au peu d'argent qu'on leur donne, comme l'expriment certains des auteurs interrogés. « Il y a un hiatus, dit l'un d'entre eux, entre la proclamation officielle et le sort qui est fait aux écrivains, dans un pays qui se proclame une « République de l'esprit » ou une « patrie des gens de lettres ». Et l'on comprend bien là le mécanisme d'une société qui fonctionne sur le monde de l'apparence et du fantasme, et tout le monde, y compris les écrivains, de jouer le jeu. Qui peut oser se plaindre de ne pas gagner assez d'argent ? Qui peut oser donner l'image de quelqu'un qui s'intéresse à l'argent ? L'argent, c'est quand même dégoûtant quand on est un artiste ou un intellectuel ? Personne n'ose prétendre travailler pour l'argent, personne n'ose contester ses droits d'auteur, personne n'ose réclamer parce qu'on le répète à longueur de temps, les livres ne sont pas des boîtes de petits pois, et la culpabilité se répand jusque chez les professions qui touchent à la création (qui a déjà entendu un libraire ou un éditeur dire qu'il travaille pour de l'argent ? Ce sont des professions qui sont animées par la beauté du geste, entend-on le plus souvent.) La question de l'argent est des plus épineuses. Les écrivains, s'ils disent qu'ils ne touchent pas d'argent et ne vendent pas de livres, peuvent être perçus comme des ratés, alors que s'ils en gagnent, passent pour des êtres intéressés, ce qui n'est guère plus reluisant. On n'en sort pas. Donc ils ne disent rien, en tout cas, dans les portraits, ils semblent ne pas avoir d'opinion très tranchée. L'argent, on l'aura compris, n'est pas le seul enjeu de l'instable condition des écrivains, dans une société où la précarité semble malheureusement bientôt la norme.

Comme dernier mot pour réagir aux portraits, ce qui m'a globalement frappée est que les témoignages semblaient relativement « convenus », je veux dire par là que je n'ai rien trouvé dans la parole de chacun qui soit absolument dérangeant. L'ensemble, bien que contrasté, et passé l'effet « choc » de la parole orale spontanée retranscrite à l'écrit (avec ses expressions maladroitement, ses tics de langage, ses grossièretés, ses raccourcis) dessine une ligne assez homogène et c'est peut-être cela qui dérange le plus, voir que les écrivains, habitués à raconter des histoires, à transposer, à mettre de la distance, à maîtriser le langage, ont répondu avec ce même savoir-faire, c'est-à-dire en arrondissant

quelques angles, en commettant quelques omissions, en arrangeant à leur façon le personnage qu'ils ont voulu rendre public ou l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes. À l'exception de certains d'entre eux qui, me semble-t-il, ont pris plus de risques et ont profité de ce qu'on leur donne la parole pour s'en saisir et dire ce qu'on entend plus rarement.

Ce qui est étonnant et édifiant, en revanche, est de voir à quel point les aspects soulevés par les questions de Bernard Lahire nécessitent qu'un changement puisse advenir dans la réalité de cette profession qui décidément ne tient qu'à un fil et demeure une exception dans le champ artistique.

L'un des écrivains interrogés dit avec véhémence et chagrin que, « dans ce pays, on ne peut écrire et vivre », et qu'il s'agit d'une « véritable injustice ».

À présent que le livre de Bernard Lahire existe, que chacun peut le lire aussi comme la photographie d'une société à une époque, personne ne pourra désormais ignorer le prix que coûte véritablement un livre, celui de la patience, du renoncement, de l'engagement, et de la volonté de s'adresser à l'autre malgré tout, c'est-à-dire de rompre la solitude et maintenir les liens qui existent entre les hommes. C'est la première vraie bonne nouvelle, mais pour combien de temps encore l'engagement et la détermination l'emporteront sur la réalité de l'écriture et sa commercialisation ?

Quand on connaît la durée de vie d'un livre en librairie, le recul de l'espace critique et le peu de gain que suscite un livre, on peut se demander à présent ce qui explique que les écrivains continuent d'écrire, malgré tout.

Brigitte Giraud, octobre 2006

<sup>(1)</sup> Et l'on ne peut s'empêcher de penser au livre récent d'Eric Chauvier « Anthropologie » qui pose la question, à propos d'une jeune rom qui fait la manche, de savoir si c'est un travail, une activité, un état...